

Le féminisme français vu d'Amérique

Claire GOLBERG MOSES

Claire GOLBERG MOSES

University of Maryland, College Park

Récemment, j'ai fait une critique de l'ouvrage de Laurence Klejman et de Florence Rochefort, *Le féminisme sous la Troisième République*. Ça a été un compte rendu positif, je vous l'assure. Ce qui m'a cependant intéressée a été de voir les différences entre le féminisme français, construit par deux historiennes françaises très compétentes et le féminisme français construit par les historiens américains. Ce sera l'objet de ma présentation aujourd'hui.

Cette présentation a une signification personnelle car je suis une de ces historiennes américaines¹. C'est-à-dire que je m'interroge sur la signification et le but de mon travail. Dans quel but une personne étudie-t-elle et écrit-elle au sujet de l'histoire d'un pays autre que le sien ?

Cette question n'était pas la mienne lorsque je suis devenue étudiante en histoire française. En vérité, je me posais très peu de questions... J'allais là où le cœur m'appelait. A vingt ans, j'ai eu la possibilité d'étudier à Paris, je suis tombée amoureuse de cette ville et, insouciante, j'imaginai une carrière qui m'y ramènerait.

1. Claire Golberg Moses a notamment écrit *French Feminism in the 19th century*, State University of New York Press, 1984.

2. Maccarthysme est l'étiquette dérivée du nom du sénateur, Joe McCarthy, que nous donnons à la période réactionnaire de la fin des années quarante au début des années soixante. A cette époque, les communistes, les socialistes et même les démocrates progressistes ont été refoulés du gouvernement, de l'enseignement et des médias.

3. Cf. *op.cit.* Les notes suivantes ont été rédigées par Françoise THÉBAUD à l'usage du lecteur français.

4. Traduit par Yvette ROUDY et publié en 1964 sous le titre *La femme mystifiée*.

Mais ceci n'a pas été toute l'explication. Il est vrai que j'ai trouvé l'inspiration pour mes valeurs politiques dans l'histoire de la France. J'ai été inspirée par la tradition française des intellectuels engagés. Et j'ai été inspirée par une tradition qui distinguait avec une telle clarté les perspectives politiques. Dans la politique américaine, ces distinctions sont masquées. Tout le monde, semble-t-il, désire être le même - quelque part au « centre ». Au contraire, j'étais inspirée par une tradition dans laquelle les mouvements progressistes avaient une place légitime. C'était le début des années soixante : les Etats-Unis étaient encore enlisés dans l'hystérie du maccarthysme². Aux Etats-Unis, c'était le maccarthysme, en France, au contraire, - du moins il m'a semblé à l'âge inexpérimenté de vingt ans -, les progressistes triomphaient : la France se retirait de l'Algérie juste au moment où les Etats-Unis se préparaient à entrer au Vietnam.

Moi, j'ai été élevée dans une famille socialiste ; aux Etats-Unis, pendant les années cinquante, ce n'était pas bien vu. Bien des historiens américains de ma génération et qui partagent cet héritage culturel se sont penchés sur l'histoire de l'Europe. Rappelez-vous que la plupart d'entre nous étaient les petits-enfants d'immigrés d'Europe. Nos parents étaient pleins de gratitude d'être nés aux Etats-Unis : autrement, ils auraient sans doute été tués dans les chambres à gaz d'Auschwitz. Mais pour nous - leurs enfants -, le maccarthysme rappelait trop le nazisme ; en fait, nous avions conscience que la plupart de ces victimes socialistes du Maccarthysme étaient juives. Nous nous sentions moins en sécurité en Amérique que nos parents, et l'Europe nous semblait moins dangereuse.

Aujourd'hui, une génération plus tard, tout a changé. Beaucoup de cher-

cheurs américains considèrent les études françaises comme élitistes. Les jeunes regardent l'Europe comme l'opresseur ; le mois dernier, en octobre 1992, a eu lieu la commémoration de l'invasion par l'Europe - nous ne l'appelons plus la découverte - de l'Amérique. Cette invasion apportait non pas la liberté mais la mort et la destruction. Je devrais ajouter ici que je continue à garder ma version première de l'Europe. Je reconnais que ma vision a été construite à un moment particulier de l'histoire, il y a plus de 30 ans ; mais je m'inquiète malgré tout que la jeunesse d'aujourd'hui, en rejetant une tradition impérialiste, rejette aussi une tradition socio-démocratique.

Ceci est donc l'histoire de mon questionnement : pourquoi ai-je étudié l'histoire de la France ? quelle peut être la signification de ma contribution ? En quoi réside la valeur de ce travail ? Mais encore, quelle est la signification de l'histoire de la France par rapport aux problèmes américains ? Comment est-ce que la rencontre entre l'histoire de la France et la politique et les discours américains éclaire-t-elle un certain nombre de questions importantes ?

Evidemment, je n'ai pas l'intention de montrer la supériorité de mon pays. Il est même intéressant de noter que Klejman et Rochefort écrivent que le mouvement suffragiste américain du XIXe siècle a inspiré le mouvement français³. Ceci me rappelle une conversation que j'ai eue avec Liliane Kandel qui disait que le livre de Betty Friedan, *The Feminine Mystique*⁴, publié aux Etats-Unis en 1963, a inspiré le Mouvement de libération des femmes. Par contre, j'estime que les féministes françaises des années 1830 ont inspiré le mouvement aux Etats-Unis, que le *Deuxième Sexe* a inspiré Friedan - et que dans les deux cas, les pionnières françaises ont montré

plus d'originalité et ont pris plus de risques.

Il ne s'agit pas de déterminer qui a raison, ne de s'étonner de l'absence de notre chauvinisme, mais de se demander quelle est la signification de nos points de vue différents. Pour moi, il était important de situer les racines du féminisme dans un mouvement radical, qui était plus sensible aux questions de classe et plus apte à se démarquer du centrisme ambiant contemporain de l'avènement du féminisme américain au XIXe siècle et dans les années 1960. Et il est clair que le public que je visais était américain.

Ecrire l'histoire est une conversation entre le présent et le passé. Quand il s'agit de (re)construction de l'histoire du féminisme, un mouvement de grande importance politique, notre travail de chercheuse a un impact politique également. Je vous présente un exemple : les historiens français du XIXe et du début du XXe siècle remontent très loin dans le passé pour trouver les racines du féminisme. Marya Chéliga⁵, qui écrit en 1896, identifiait Proxagora et Aristophane comme féministes « *qui ne sont pas du tout différents des militants d'aujourd'hui* ». En 1923, Léon Abensour⁶ affirmait que le féminisme a d'abord émergé au Moyen-Age. Ces deux auteurs étaient féministes à des époques où il n'y en avait que peu. Tous deux essayaient de rassurer leurs concitoyens et concitoyennes sur le féminisme, qui avait une longue et belle tradition, une tradition qui n'était pas étrangère à la France.

En 1978, l'année de mon premier écrit sur ce sujet, j'avais une vision plus exclusive du féminisme français. Mon but n'était pas de rassurer mais plutôt de parler de problèmes importants pour les féministes américaines des années 1970. J'étais inspirée par la définition que don-

nait Kate Millet⁷ du patriarcat, qui soulignait la relation politique des sexes et qui soutenait que les hommes, plutôt qu'un système impersonnel comme la socialisation ou le capitalisme, étaient responsables de l'oppression des femmes. J'ai appelé Poullain de la Barre du XVIIe siècle le premier féministe français. Je voyais les autres défenseurs de sexe féminin - Christine de Pizan ou Marie Le Jars de Gournay⁸, par exemple - comme pleines de compassion mais pas complètement féministes parce qu'elles n'avaient pas relié le statut des femmes au pouvoir des hommes.

Rappelez-vous que c'était les années 1970. Il est intéressant de comparer mes vues avec celles d'une autre historienne américaine, Joan Kelly⁹, qui plus tard, dans les années 80, identifiait les Béguines médiévales et Christine de Pizan comme les premières féministes. Bien que moins d'une décennie soit passée, beaucoup de choses avaient changé dans la politique féministe américaine. La validité d'un mouvement féministe autonome n'était plus contestée. Kelly ne s'adressait plus aux hommes de la nouvelle gauche. Quand les années 80 sont arrivées aux Etats-Unis, les importantes batailles théoriques se situaient à l'intérieur du féminisme, et dans ce cas, entre d'une part ce qu'on appelle *essentialists* et d'autre par les *social constructionists*. Kelly, qui s'identifie comme constructionniste, voyait comme premières féministes celles qui avaient compris que « la femme » - ou plutôt *gender* - était une création sociale et non pas biologique.

Bien sûr, je me rends compte que ces disputes théoriques étaient importantes en France aussi. Mais ce qui est intéressant en ce qui concerne les Etats-Unis est la façon dont ces disputes conceptualisent la recherche historique - et même, en grande partie, en décou-

5. Marya Chéliga (1853-1927) dans le numéro spécial de la *Revue encyclopédique Larousse*. Cf. L. KLEJMAN et F. ROCHEFORT, *op.cit.*, p. 125.

6. Dans *La femme et le féminisme avant la Révolution*, L. ABENSOUR inaugure les travaux sur le féminisme à la Sorbonne. Cf. L. KLEJMAN et F. ROCHEFORT, *op.cit.*, p. 321.

7. MILLET (K), *Sexual politics*, 1969. Traduction française *La politique du mâle*, 1971.

8. Voir Maïté ALBISTUR et Daniel ARMOGATHE, *Histoire du féminisme français*, Tome 1, Editions des femmes, 1977.

9. KELLY (J), *Woman, history and theory. The essays of J.K.*, University of Chicago Press, 1984.

10. O'NEILL (W), *Everyone was brave*, 1969, Nouvelle édition complétée en 1989 *Feminism in America : a history*, New Brunswick and Oxford, Transaction Publishers.

11. COTT (N), *The Bonds of Womanhood*, « *Woman's Sphere* » in *New England (1780-1835)*, Yale University Press, 1977.

12. Gerda LERNER a notamment écrit sur les femmes noires. Cf. son livre traduit en français *De l'esclavage à la ségrégation : les femmes noires dans l'Amérique des Blancs*, Paris, Denoël Gonthier, 1975.

13. SMITH-ROSENBERG (C), « *The female World of Love and Ritual : Relations between Women in XIXe century America* », *Signs*, 1975.

14. Traduction française : *Une si grande différence*, Flammarion, 1986.

lent. A la fin des années 1960 et au début des années 1970, William O'Neill¹⁰ et Barbara Welter avaient expliqué l'incapacité des féministes américaines du XIXe siècle d'achever la révolution de la libération des femmes par le fait qu'elles n'ont pas su remettre en cause l'affirmation que les femmes sont fondamentalement différentes des hommes - plus morales et plus maternelles. L'on peut reconnaître l'influence de Simone de Beauvoir dans la position d'O'Neill et de Welter. Mais il faut noter que ces deux historiens vont plus loin : ils ont construit un passé qui en effet blâmait les féministes essentialistes pour la continuation de l'inégalité des femmes. Dans le contexte américain, l'histoire récente du mouvement des droits civiques des Noirs pesait lourd, puisque, pendant deux décennies, des militants anti-racistes avaient lutté pour l'intégration, balayant la doctrine du Sud de *separate but equal* - « séparés mais égaux » -, avec écoles, toilettes et restaurants séparés certes, mais certainement pas égaux.

Mais à la fin des années 70, avant la traduction en anglais des post-structuralistes français, un petit nombre d'historiennes des femmes présentaient une vue plus complexe de l'histoire des femmes américaines. Nancy Cott¹¹, Gerda Lerner¹² et Carroll Smith-Rosenberg¹³ ont toutes écrit élogieusement sur ces femmes du XIXe siècle qui adhéraient si fortement à l'idée des différences essentielles des femmes. En effet, elles ont situé dans les associations non mixtes de ces femmes, ainsi que dans leurs amitiés, la source de la libération des femmes, et non pas l'oppression. Egalement, à la fin des années 70 et au début des années 80, Adrienne Rich a publié *Of Woman Born* et Carroll Gilligan *In a Different Voice*¹⁴ ; aux Etats-Unis, ces deux textes fémi-

nistes, avec celui de Millet, sont certainement les plus influents du XXe siècle ? Soutenant des positions du même genre que celles de Cott, Lerner et Smith-Rosenberg, Rich et Gilligan plaçaient dans la différence des femmes la source de notre pouvoir et non pas de notre oppression.

Cependant, ce fut au début des années 1980 que ces perspectives semblaient prendre une nouvelle urgence politique. C'était à l'occasion d'un important procès que le gouvernement américain intentait contre le plus grand employeur de femmes dans le secteur privé : Sears, Roebuck and Co. Selon le gouvernement, Sears était coupable de discrimination sexiste et par conséquent, il devait à ses employées féminines des rappels de salaires. Le gouvernement a commencé le procès dans les années 70 lorsque les démocrates étaient encore au pouvoir. Mais dans les années 80, lorsque le procès est arrivée devant les tribunaux, Ronald Reagan était président. Il s'est donc tenu devant un juge, nommé par Reagan, qui était sympathisant de la position de Sears et hostile à celle des employées féminines. Après une dizaine d'années de succès dans des procès similaires, avec la compagnie du téléphone, General Motors et General Electric, les femmes ont perdu ce procès contre Sears.

Mais qu'est-ce que tout cela a à faire avec les historiens ? Deux des historiennes féministes américaines les plus connues se sont opposées, à l'occasion, l'une plaidant en faveur de Sears, l'autre pour le gouvernement. Et elles ont utilisé *l'histoire* pour leurs plaidoiries. L'une des historiennes, Rosalind Rosenberg, a défendu Sears contre les plaintes de discrimination, disant que sur le plan historique, les femmes avaient des intérêts différents de ceux des hommes, ainsi que des objectifs différents dans leur tra-

vail - et que c'était ceux-ci, plutôt qu'une quelconque infraction de la part de Sears, qui expliquait les bas salaires de Sears. La seconde historienne, Alice Kessler-Harris, disait que les femmes ont toujours saisi les possibilités d'améliorer leurs situations de travail. Le procès était bien plus compliqué que cela. Néanmoins, le juge, qui avait décidé en faveur de Sears, a cité les témoignages des historiennes comme facteur déterminant dans sa décision et il a choisi la version historique de Rosenberg au lieu de celle de Kessler-Harris.

Bien sûr, celles d'entre nous qui écrivent l'histoire savent que les historiennes ne sont pas de bons témoins dans les tribunaux. Nos constructions de l'histoire sont trop complexes pour les réponses tranchées - ou mal - de la justice américaine. Rosalind Rosenberg n'était pas obligée de témoigner pour Sears ; il semble qu'elle en ait eu l'idée elle-même. Kessler-Harris a écrit qu'elle n'aurait jamais choisi de témoigner mais les avocats du gouvernement lui ont dit que ses propres écrits - une prestigieuse histoire des femmes et de leur travail salarié aux Etats-Unis - allaient être utilisés par Rosenberg dans son témoignage contre les femmes. Kessler-Harris s'est sentie forcée de réfuter les arguments de Rosenberg. Nous, historiennes, avons été obligées de reconnaître que notre recherche avait une signification politique réelle et que nos réflexions pouvaient être tournées contre les femmes¹⁵.

Aux Etats-Unis, les chercheuses féministes en droit ont appelé ce débat celui de « l'égalité contre la différence ». Les soi-disant féministes de l'égalité, utilisant une rhétorique rationaliste du siècle des lumières, soulignent les similitudes entre les femmes et les hommes, valorise un idéal androgyne et soutiennent une stratégie de droits égaux et

universels pour arriver à la libération des femmes. Les soi-disant féministes de la différence soulignent la différence entre les femmes et les hommes, valorisent le féminin, et envisagent des lois différenciées pour nos deux sexes pour arriver à une justice non sexiste. Notons que ce débat égalité/différence n'est pas exactement le même que celui de construction sociale contre essentialisme, car les féministes de la différence peuvent expliquer la différence par la construction sociale aussi bien que par la différence essentielle ou innée ; la distinction entre les groupes égalité et différence est plus dans leurs buts, leurs stratégies et l'importance qu'ils accordent à la différence.

Comme le procès de Sears l'a prouvé, ces perspectives théoriques ont des significations pratiques. Aux Etats-Unis, depuis le procès de Sears, il y a eu d'autres actions légales qui ont divisé les féministes de façon semblable, par exemple, un procès californien au sujet de la légalité du traitement privilégié des mères dans lequel NOW (l'Organisation Nationale pour les Femmes) s'est trouvée dans la mauvaise position de plaider contre les congés maternité.

Mais, aux Etats-Unis, cette stratégie égalitariste, comme stratégie pour le changement, a été généralement vue comme la plus utile pour obtenir des changements importants dans les systèmes de sexes. Au contraire, la stratégie de la différence est apparue comme plus conservatrice, plus apte à être récupérée par le patriarcat. Ceci s'explique en partie parce que, justement, l'argument de la différence, aux Etats-Unis, est généralement employé d'une manière conservatrice. Chez les féministes américaines du XIXe siècle par exemple, les positions bâties sur l'idée de la différence n'ont pas mis en cause la division sexuelle du travail, c'est-à-dire les rôles

15. Le procès Sears est longuement évoqué aussi dans un article d'une historienne américaine très connue en histoire des femmes, Joan W. S COTT. Cf.

« Deconstructing Equality Versus Difference : the Uses of Poststructuralism Theory for Feminism », *Feminist Studies*, vol. 14, N°1, printemps 1988.

16. Dans notre élection présidentielle récente, cette campagne est devenue particulièrement virulente [note de l'auteur].

et les sphères séparés pour les femmes et les hommes. Aujourd'hui, il en est de même : ce féminisme qui valorise la division sexuelle du travail est contre-productif dans nos efforts pour répondre aux hommes politiques anti-féministes et de droite qui ont élaboré une campagne contre les minorités raciales et sexuelles, contre les femmes professionnelles et contre les mères célibataires¹⁶.

Ceci a posé un dilemme aux féministes américaines, historiennes de l'histoire des femmes. Identifier les expériences historiques spécifiques des femmes est un fondement de l'histoire des femmes, ce qui rend visible les femmes dans l'histoire. Et bien que cela ne soit pas fondamental, en écrivant l'histoire, de célébrer ces spécificités, il faut remarquer que quelques-uns de nos travaux les plus originaux l'ont fait. Comment alors pouvons-nous garder cet aspect de notre recherche et, en même temps, contribuer au but féministe de l'égalité ?

C'est ici où l'exemple historique français s'est avéré utile pour parler des questions féministes américaines. L'on trouve aussi les perspectives de l'égalité et de la différence à travers l'histoire du féminisme français. En France, également, ce que l'on appelle la perspective de la différence a souvent été liée à une politique plus timide qui n'a pas réfuté la division sexuelle du travail. Mais pas toujours.

Je parle maintenant des saint-simoniens, ceux qui, les premiers, ont nourri les rêves de Julie-Victoire Daubié que nous honorons aujourd'hui. Rappelez-vous, j'ai mentionné que j'avais rendu justice aux féministes des années 1830, les femmes parmi les saint-simoniens, comme les ancêtres des féministes radicales. En le faisant, je me séparais de Beauvoir dont *Le deuxième sexe* était

encore l'histoire la plus récente du féminisme français quand j'ai commencé mon travail : elle date les origines du féminisme français à 1869 et attribue à Léon Richer sa création. Rappelez-vous encore, j'ai dit avoir été amenée vers les saint-simoniennes par mon désir de récupérer pour le féminisme une tradition de gauche, plus intéressée par les questions d'égalité des classes que les féministes comme Richer. Et j'ai pris mon inspiration chez les saint-simoniennes.

L'expérience des saint-simoniennes nous offre la possibilité de déconstruire l'opposition égalité/différence. Car les saint-simoniennes regardaient la différence sexuelle comme essentielle et valorisaient la spécificité des femmes. En questionnant l'universalité de la nature humaine, idée courante dans le discours rationaliste des féministes du temps de la Révolution, elles croyaient reprendre le féminin et, ce faisant, améliorer la position des femmes. Mais le plus important pour moi, et le plus significatif concernant les débats américains, est que leur féminisme était un féminisme qui allait loin, qui vraiment mettait en cause l'idéal de la famille bourgeoise, hétérosexuelle, avec des maris et des épouses assignés respectivement au travail productif et au travail reproductif. Leur féminisme, bien qu'il soit ancré dans la différence, était bien différent des exemples conservateurs du féminisme historique américain : il incarnait une perspective radicale de libération sexuelle et il reconnaissait les différences entre les femmes. Je répète, « la différence » n'opère pas toujours ainsi - on l'a employée pour valoriser les femmes comme madones, comme mamans ; et on l'a employée pour souligner l'identité collective des femmes - la sororité - tout en effaçant les autres différences, de classe, de race, de religion,

de nationalité, etc. Mais parmi les saint-simoniennes, cela n'était pas le cas.

A vous, mes collègues françaises et français : je parle de votre histoire mais je la lie à celle des Etats-Unis. Et je sais bien que je parle d'axes d'intérêt qui sont américains, c'est-à-dire les miens ; non pas des intérêts français, les vôtres.

Mais mes axes d'intérêt ne sont peut-être pas si différents des vôtres. Ces dernières décennies, les Etats-Unis ont délaissé les questions de justice économique et sociale et cela a affecté la France ; ici, comme aux Etats-Unis, la chute des gouvernements totalitaires de l'Est a été utilisée pour la promotion des politiques gouvernementales qui vont à l'encontre de la justice sociale. Ici, comme aux Etats-Unis, les féministes doivent faire face à une récusation formidable d'un système patriarcal qui s'imbrique dans des systèmes de classe et de race. Je vous conseille de vous inspirer des féministes françaises comme les saint-simoniennes et comme Julie-Victoire Daubié. Je vous conseille de vous inspirer des femmes qui imaginaient un monde d'égalité et de justice sociale pour tous et pour toutes, quoique différents - par le sexe, la classe, la race, la nationalité, ou la religion.

